

UNE TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE

A TEMPEST IN A SKULL

EMMANUEL FALQUE¹

Abstract: “A Tempest in a Skull”. The expression comes from Victor Hugo’s *Les Misérables*, but it says just as much about Freud’s life as it does about ours. No one is probably more ‘disturbed’, or descends to the depths of chaos, than when he or she takes on the trappings of a ‘tidy’ being or is caught up in a cosmetic life apparently made of order and beauty. Of course, “everything is fine” does not always hide “everything is bad”. But we must also recognize that there is often a ‘tempest’ in a skull, and that it is precisely at this moment that everything changes, and everything is modified within us. Based on *Extra-phenomenal*, the leitmotiv “so much exception, so much modification” thus becomes the new imperative of phenomenology - not out of attachment to the tragic or the pathetic, but on the contrary to reach that part of us which is inexpressible and which is the strongest part of our existentiality. Garcia Lorca’s Duende, as the “spirit of aching Spain”, will express in its own way this force “that burns the blood”, the only one capable of touching our own depths, magnified, and exorcised by the rhythm of Andalusian singers.

Keywords: tempest; *Extra-phenomenal*; tragic; pathetic; transformation; Duende; Freud; Victor Hugo; Péguy.

Résumé: «Une tempête sous un crâne». L’expression est de Victor Hugo dans *Les misérables*, mais elle dit tout aussi bien ce qu’il en fut de la vie de Freud, voire ce qu’il en est aussi de la nôtre. Nul n’est probablement plus «dérangé», ou ne descend-il au plus profond du chaos, que lorsqu’il prend les atours d’un être «rangé», ou pris dans une vie cosmétique apparemment faite d’ordre et de beauté. Certes, le «tout va bien» ne cache pas toujours un «tout va mal».

Resumo: “Uma tempestade numa cabeça”. A expressão é de Victor Hugo, em *Os Miseráveis*, mas ela também diz bem o que foi a vida de Freud, ou mesmo o que é também a nossa. Ninguém está provavelmente mais “perturbado”, ou desce às profundezas do caos, do que quando se veste de um ser “arrumado”, ou é apanhado numa vida cosmética aparentemente feita de ordem e de beleza. É claro que o “tudo está bem” nem sempre esconde um “tudo está mal”.

¹ Institut catholique de Paris - Faculté de philosophie. ORCID: 0000-0002-1239-7100

Mais encore faut-il reconnaître que souvent «ça tempête» sous le crâne, et qu'à ce moment-là précisément tout change, et tout se modifie en nous. Appuyé sur *Hors phénomène*, le leitmotiv «autant d'exception, autant de modification» devient ainsi le nouvel impératif de la phénoménologie - non pas par attachement au tragique ou au pathétique, mais au contraire pour atteindre cette part en nous de non-dicible qui fait le plus fort de notre existentialité. Le Duende de Garcia Lorca, comme l'«esprit de la douloureuse Espagne», exprimera à sa manière ce qu'il en est de cette force «qui brûle le sang», seule à même de toucher nos propres profondeurs, magnifiées et exorcisées par le rythme des chanteuses andalouses.

Mots-clés: tempête; *Hors phénomène*; tragique; pathétique; transformation; Duende; Freud; Victor Hugo; Péguy.

Mas também temos de reconhecer que há frequentemente uma “tempestade” debaixo dos nossos crânios, e que é precisamente neste momento que tudo muda, e tudo é modificado dentro de nós. Com base em *Hors phénomène*, o leitmotiv “tanta exceção, tanta modificação” torna-se assim o novo imperativo da fenomenologia – não por apego ao trágico ou ao patético, mas, pelo contrário, para alcançar a parte de nós que é indizível e que é a parte mais vigorosa da nossa existencialidade. O *Duende* de García Lorca, como o “espírito da Espanha dolorosa”, expressará à sua maneira esta força “que queima o sangue”, a única capaz de tocar as nossas próprias profundezas, ampliadas e exorcizadas pelo ritmo dos cantores andaluzes.

Palavras-chave: tempestade; *Hors phénomène*; trágico; patético; transformação; Duende; Freud; Victor Hugo; Péguy.

1. «Une tempête sous un crâne»

«Une tempête sous un crâne» – telle fut probablement la vie de Freud, et tel fut aussi le nom donné à la fameuse diatribe de Jean Valjean dans les *Misérables* de Victor Hugo. *Hors phénomène*² y aura puisé, sinon pour l'écrire, au moins pour tenir, et pour ne pas vaciller dès lors que l'on touche un «fond», au moins en soi-même, et dont on se demande toujours si l'on va s'en relever. Car la crise, *Hors phénomène* ne cesse de le marteler, ne revient pas à se tirer de là où on est tombé, mais plutôt à “y être autrement”, quitte à croire, et à penser, qu'il y a là aussi capacité à créer. D'où le parcours ici proposé, non pas pour reprendre l'ouvrage pas-à-pas qu'il suffit de lire pour le traverser, mais selon une reprise qui en fait voir les ressorts, les tenants et aboutissants en vertu desquels il fut rédigé, et la frénésie d'écriture qui l'a comme engendré.

² Emmanuel Falque, *Hors phénomène, Essai aux confins de la phénoménalité* (Paris: Hermann, coll. «De visu», 2021), 472 pp.

Rarement, en effet, ouvrage de pure philosophie en ce qui nous concerne ne sera allé aussi loin dans notre propre existentialité, quitte à renoncer, une fois n'est pas coutume, à toutes les «branches» par où nous raccrocher. Certes il ne s'agit pas de tomber, car la hors phénoménalité fait qu'on s'étonne d'être encore là et non pas de chuter. Mais plutôt de «tenir», ou de «se tenir», en ce point de vertige par où nous nous sommes stupéfaits de toujours exister. La survie dit parfois plus que la vie – vivre «comme un mort vivant» davantage que vivre comme un «vivant qui attend la mort». Il y a en effet pire que d'être angoissé par la mort, c'est d'avoir à porter le “poids de soi” pour continuer à exister. *Hors phénomène* conduira ainsi sinon à le formuler, au moins à le reconnaître, précisément en certaines phases ou situations de notre vie qui viennent comme briser le long fleuve (tranquille) par lequel nous avons cru pouvoir toujours subsister. Loin de toute apologie du tragique, nous y reviendrons, on reconnaîtra à tout le moins que certains traumas de nos existences révèlent, fût-ce de façon cachée, «sous un crâne» et «sous notre crâne», que tous nous sommes en quelque façon “dérangés”.

2. Rangé et dérangé

Qui d'abord ne s'est pas étonné de cette existence apparemment si paisible de Sigmund Freud, à Vienne puis à Londres, entouré de son épouse, de ses enfants et de ses petits-enfants, voire de son chien Wolf ou Jofi, comme si aucune catastrophe ou presque ne lui était arrivée (ce qui serait d'ailleurs sans compter sur le terrible trauma de la première guerre mondiale, la mort de sa fille Sophie, et son cancer de la langue). Nul ne se doute que sous ces traits ordonnés et bienséants, d'un grand-père somme toute nonchalant dont quelques films d'archives témoignent encore, se cache en réalité un cataclysme, voire une «tempête sous un crâne», certes dure à supporter, mais qui n'est finalement que le lot commun de toute humanité. Mieux, on pourrait parfois paraître d'autant plus socialement “rangé” qu'on est «en» soi-même, et «un» soi-même, existentiellement “dé-rangé”, ou à tout le moins pas *tel* qu'en apparence on pourrait le donner à voir ou à penser.

La visite de la «maison de Freud» à Londres en devient alors le témoin exemplaire – de cette de cette “traversée des apparences” précisément, pour nous-même y être allé, et nous y sentir comme invité³. Rien de plus ordinaire que ce pavillon de banlieue, ce jardin et cette maison familiale, ces photos et ces souvenirs, ces étages et ces chambres d'enfants, ce brouillard et cette allée descendante conduisant au centre-ville. Et pourtant, en un coin de

³ Maison de Freud (1938-1939), puis de sa famille: *20 Maresfield Gardens* (quartier ‘bourgeois’ de Hampstead), London NW3 5SX, Royaume-Uni.

la demeure, se tient le cabinet du psychanalyste et son divan, comme chez d'autres le bureau du philosophe et l'écrin de l'écriture. Quelques figurines antiques ou asiatiques, l'une ou l'autre sculpture africaine relevant des arts primitifs, et la porte de l'escalier de la cave interdite aux visiteurs, suffisent à donner à penser qu'une "double-vie", ou plutôt une même vie "à double-fond", fait l'être qui construit son œuvre – ou mieux, fait l'œuvre qui tisse son être. Descendre dans ses propres «bas-fonds» constitue probablement le plus fort de chaque existence, sa richesse comme aussi sa bienheureuse obscurité. Rien n'est plus «faux» que l'idéal de la transparence, voire la lumière de l'*alêtheia* qu'il suffirait de laisser se dévoiler. Il revient à Maurice Merleau-Ponty de l'avoir définitivement montré: une «phénoménologie qui descend dans son propre sous-sol» rejoint l'inconscient de Freud, que la 'nature brute', ou le 'monde sauvage', s'essaient aussi à retrouver⁴.

3. «Ça tempête!»

Vient alors, et ensuite, la fameuse «tempête sous un crâne», en guise de titre cette fois d'un chapitre des *Misérables* de Victor Hugo. Jean Valjean, l'ancien forçat devenu maire de Montreuil-sur-Mer, et se faisant passer pour Monsieur Madeleine, notable reconnu, est sur le point d'être démasqué par l'inspecteur Javert lui annonçant le procès imminent de Champmathieu qui n'est autre que Jean Valjean lui-même. Sous un «crâne», sous «son crâne», gronde alors la tempête – ou «ça tempête !», comme on le dit aussi en français. Et les bruits de l'ouragan sont d'autant plus sourds sous sa calotte crânienne, que l'«éclatement du volcan» mais aussi la «brisure de la fêlure» sont comme étouffés, impossibles à dire et pourtant à exprimer. Une plongée en soi, ou dans sa propre conscience, que *Hors phénomène* a en quelque sorte effectuée, pourtant dans le silence et la bienséance d'une juste socialité, comme si l'équilibre du vivre au regard du trauma était encore la condition pour le formuler, ou à tout le moins pour ne pas s'en laisser submerger et comme exploser. «Nous avons déjà regardé dans la profondeur de cette conscience», faut-il poursuivre à la suite de Jean Valjean dans une traversée que tout un chacun aura un jour à opérer. Mais «le moment est venu d'y regarder encore», insiste Victor Hugo, son metteur en scène. «L'œil de l'esprit ne peut trouver nulle part plus d'éblouissement ni plus de ténèbres que dans

⁴ Cf. M. Merleau-Ponty, «Préface à l'ouvrage du Dr Hesnard», *L'œuvre de Freud* (Paris: 1960), 8: «Cette phénoménologie qui *descend dans son propre sous-sol* est plus que jamais en convergence avec la recherche freudienne. Elle nous fait sentir qu'on manquerait à la philosophie en s'arrêtant à l'intentionnalité comme rapport à des objets idéaux. *L'idéalisme phénoménologique* est insuffisant».

l'homme. Il ne peut se fixer sur aucune chose qui soit plus redoutable, plus compliquée, plus mystérieuse et plus infinie. Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le ciel ; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est l'*intérieur de l'âme*. Faire le *poème de la conscience humaine*, ne fût-ce qu'à propos d'un seul homme, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive. La conscience, c'est le *chaos* des chimères, des convoitises et des tentatives, la fournaise des rêves, l'ancre des idées dont on a honte ; c'est le *pandémonium* des sophismes, c'est le *champ de bataille* des passions. À certaines heures, pénétrez à travers la face livide d'un être humain qui réfléchit, et regardez *derrière*, regardez dans cette âme, regardez *dans* cette obscurité. Il y a là, sous le silence extérieur, des *combats de géants* comme dans Homère, des *mêlées de dragons et d'hydres* et des *nuées de fantômes* comme dans Milton, des *spirales visionnaires* comme chez Dante. Chose *sombre* que cet infini que tout homme porte en soi et auquel il mesure avec désespoir les volontés de son cerveau et les actions de sa vie !»⁵.

Tout est dit ici, ou presque, sous la plume du poète – et *Hors phénomène* ne cherchera pas ici à énoncer autre chose. Soit cet effort immense de regarder dans «les profondeurs de notre conscience», et de la conscience humaine en général. Certes, tous nous ne sommes pas *traumatisés*, mais tous nous sommes *traumatisables*. Et c'est à le voir, ou plutôt à le savoir, que cet ouvrage tente de le prévenir, voire de le prédire. Car, lorsque «ça nous tombe dessus» – maladie, séparation, mort d'un enfant, catastrophe naturelle et pandémie –, on ne sera pas seulement affecté, mais à proprement détruit, désubstantialisé, jusqu'à nous faire perdre notre identité. Car le pire qui puisse nous arriver n'est pas qu'un nouvel événement ontique vienne se surajouter (à l'instar de la généalogie tragique des Labdacides, et Œdipe en particulier, sur lequel le sort ne cesse de s'acharner), mais qu'à l'inverse, et précisément, toute condition d'arrivée, voire aussi d'arrivage, soit définitivement annihilée. Il y a pire que de voir venir le pire. C'est d'avoir perdu les capacités pour le voir, comme aussi le conjurer. Le pire est paradoxalement que rien de pire, voire de meilleur, ne puisse davantage survenir, dès lors que nous avons perdu jusqu'à "toute" capacité d'éprouver – y compris le pire, et donc aussi le meilleur.

⁵ V. Hugo, *Les misérables* (1862), (Paris: Ed. Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985) t. I (Fantine), Livre VII, ch. III («Une tempête sous un crâne»), 174ss.

4. Des confins à la métamorphose

Hors phénomène n'est pas ainsi, ni simplement, un livre sur la crise ou le trauma, et on se tromperait à l'y réduire. Car c'est bien de «*confins de la phénoménalité*» (sous-titre), dont il est question, au sens étymologique du terme – ce qui fait atteindre l'«*extrême de la limite*», et nous réduit au malheureusement trop célèbre “con-finement” (*cum-finis*), emmurés sur nous-mêmes comme aussi dans nos propres maisons. En interrogeant ainsi la phénoménologie comme telle, et ses propres limites, il n'est alors pas d'abord question ici d'orthodoxie phénoménologique, comme si on devait toujours appartenir ou quitter un mode de la pensée. Le combat entre «*phénoménologie*» et «*métaphysique*» semble aujourd'hui rejoué, voire crispé, mais à l'inverse cette fois – de sorte que la revanche de la seconde (métaphysique) sur la première (phénoménologie), marquerait le glas d'un mode phénoménologique de la pensée définitivement dépassé. Mais c'est ne rien comprendre de ce qu'il en est véritablement de la quête des idées. Car on ne pense pas, ni on ne vit, dans les seules ornières d'une réflexion prédéterminée ou d'une existence sans danger. Ce n'est pas à s'affilier à tel ou tel courant ou mode du philosophe, qu'on fera œuvre de nouveauté, mais plutôt à «*revenir aux choses mêmes*», et donc aux concepts et aux auteurs dont on a besoin, pour dire cela même qui, en chacun de nous, est en train de (se) passer, ou pourrait un jour (nous) arriver.

«Autant d'exception, autant de modification». Ce n'est pas là que le leitmotiv de *Hors phénomène* (ouverture du chapitre V), mais aussi une manière d'être, et de vivre, de sorte qu'on ne cessera d'«*entrer en mue*», en cela que la «*métamorphose*» est ce qui en propre vient nous constituer. «Je suis qui je serai» (Ex 3, 14) n'est pas que le nom de Yahvé révélé à Moïse sur le mont Horeb, mais ce qui fait à proprement parler l'acte humain d'exister. Ce n'est pas l'être qui fait le devenir, mais le devenir qui fait l'être. Dans cette radicale inversion se dit l'avenir de l'humain comme aussi la prise de risque du divin. Et c'est à ne pas le voir que l'on en reste le plus souvent à une existence sclérosée, voir préprogrammée. Disons-le à la suite d'Henri Maldiney, voire de Nietzsche (paradoxalement fidèle en cela au nom de Dieu dans l'Exode). Il y a plus radical que l'incessante répétition de formule de Pindare «*Deviens qui tu es*». À savoir son inversion: «*Sois qui tu deviens*». Car c'est en acceptant de se transformer, et d'être transformé, que l'on devient *ce qu'on n'était pas encore*, et non pas uniquement en actualisant des potentialités prédéterminées. *No future* pour celui qui veut en demeurer à son passé, mais aussi pour celui qui en restera à son simple être «*projeté*», voire «*possibilisé*», en particulier dans la Crise. «Plus haut que l'effectivité se tient certes la possibilité» faut-il dire avec Martin Heidegger. Mais aussi «plus haut que la possibilité se tient la virtualité», faut-il ajouter en parodiant

Henri Bergson cette fois (relu par Gilles Deleuze). «Autrement est possible» (§ 67) indique la capacité de «créer de nouveaux possibles», inédits et jamais inventés, et probablement est-ce à cela d'abord que nous sommes appelés.

5. Du tragique

Derrière, ou plutôt dans, le livre «*Hors phénomène*» se tient donc un concept – et c'est cela qu'il conviendra avant tout de viser. Il est en effet étonnant de voir, et de constater, combien une idée peut faire voir la réalité, ou dire autrement la réalité, de sorte que nous n'allons finalement jamais au monde que par le truchement de la pensée. Il y a certes de l'«infra-phénoménal» (flux de conscience, retrait, monde de la vie). Et il y a certes aussi du «supra-phénoménal» (visage, don, parole, liturgie ou auto-affection). Mais vient maintenant, et aussi, l'«extra-phénoménal»: un apparaître qui est tel qu'il détruit plutôt qu'il ne déborde toute les conditions d'apparitions (phénoménologie), ou un signifiant qui devient soudainement hors signification (herméneutique). Dans le «hors phénomène» aux prises avec le trauma se brisent à la fois le sujet phénoménalisant *et* l'horizon phénoménalisé. Rien ne demeure qu'un «moi encombré», et toujours étonné d'être là, ou plutôt d'être «encore» là – en guise d'«être-en-crise» dont la survie devient alors, et paradoxalement, le mode même de la vie.

Certes nul ne dira qu'il s'agit ici de complète nouveauté. Mieux, il est toujours déplacé de se situer dans une telle “position de surplomb” de sorte que l'on croira tout innover comme aussi tout achever. Le tragique n'est pas plus en reste dans la phénoménologie (pensons à *Il y a* chez Levinas ou au *polemos* chez Patočka), que le non signifiant dans l'herméneutique (pensons à la question du mal chez Paul Ricoeur). Mieux, chez Henri Maldiney plus que tout autre, il s'agit bien de psychose, et donc de «crise», dans le cadre de la phénoménologie elle-même. Mais dans chaque cas, comme dans tous les cas, il est question de fermeture d'une ouverture présupposée (*a priori* de l'apérîté), de l'imposition d'un autre qui viendrait comme par miracle me sauver (*a priori* de l'altérité), ou du surcroît de l'esthétique fait pour me surprendre et me déborder (*a priori* de l'événementialité). Ainsi le «hors phénomène», s'il est atteint, ne serait-il alors toujours là que pour être dépassé ou subsumé – ce que refusera précisément l'ouvrage *Hors phénomène* ne s'en tenant quant à lui qu'à cet instant de notre être sidéré. Ni «thérapie», ni «progrès», ni «travail de deuil» ne veut pas dire qu'il n'y a là rien de sensé, mais seulement que les critères de “l'aller mieux” et de “l'aller mal”, voire de “l'aller moins bien”, ont perdu leur caractère de norme pour signifier, Un «en deçà de la santé et de la maladie» est aussi, *philosophiquement*, la condition pour créer.

Pas de privilège donc du tragique dans notre propre phénoménologie – en cela que d’autres auparavant s’y sont exposés (en particulier Patočka, Levinas ou Maldiney). Mais il convient pourtant de radicaliser. Car tant que j’en resterai à l’ouverture et son envers dans la fermeture, tant que j’attendrai tout de la survenue de l’altérité et de l’événementialité, tant que je privilégierai le monde sur l’immonde — je ne saurai pas voir, ni comprendre, qu’en réalité je suis «toujours seul» dans mon trauma, et qu’à trop vouloir partager, nous sommes en réalité liés par notre commune incommunicabilité, selon une «solitude originelle» à ne pas occulter. Quand survient en effet le Hors phénomène à l’aune du trauma, et donc la quasi-destruction du sujet phénoménalisant et de l’horizon phénoménalisé (maladie, séparation, mort d’un enfant, catastrophe naturelle ou pandémie), se produit alors en moi comme un «trou» dans mon existence – que Lacan nommera certes, avec une certaine ironie, «troumatisme» plutôt que «traumatisme». Ainsi peut-on toujours et seulement «tourner autour du trou», mais jamais y descendre ; le «contourner», plutôt que le pénétrer. «Sauter par-dessus» (le trou), ou même «rebondir» (à partir du choc), serait s’illusionner. La fameuse «résilience» qu’on ne cesse aujourd’hui de “rabacher”, n’est que la forme laïcisée et incomprise de la doctrine du péché et de la grâce, comme si on n’allait se relever que par là où on est tombé. Tout au plus y aura-t-il «portance» (terme de Merleau-Ponty) pour se tenir au-dessus de son trauma sans jamais le reboucher, et «contenance» (terme de Winnicott et Wilfred Bion) pour ne pas exploser dans sa propre nucléarité. Si donc «Chaos» il y a, il ne sera plus de l’ordre de la faille ou de l’ouverture (interprétation d’Hésiode par Heidegger), mais plutôt du plein et du concassé (interprétation d’Anaxagore par Nietzsche). Dans le trauma – maladie, séparation, mort d’un enfant, catastrophe naturelle, pandémie – je suis «plein de moi-même» et «encombré par moi-même», jusqu’à ne plus pouvoir dire, ni me reconnaître, moi-même comme “un” moi-même. Je suis en quelque sorte devenu «Hors-je(u)» au double sens du terme – hors de moi et hors du jeu, perdu dans mon identité et en marge au point de ne plus pouvoir compter.

6. Le cogito transformé

Ce qui se produisait alors pour le corps épandu – se viser soi-même comme “corps” plutôt que comme “chair” (en soins palliatifs par exemple) – se reporte cette fois sur ce que nous nommons ici la «pensée épandue». «Mes pensées ne sont pas vos pensées» non pas parce qu’elles me dépassent ou renvoient à un sujet appelé (Es 54, 8), mais parce qu’elles viennent de nulle part, ou plutôt m’étouffent, en cela même que je ne saurais m’y connaître ni m’y reconnaître. «Quelque chose pense» (*Es denkt*), faut-il dire avec Niet-

zsche dans *Par-delà le bien ou le mal* (1886). Et «On me pense», invectivait Rimbaud dans sa *Lettre à Georges Izambart* (13 mai 1871). Telle est ici la réalité de l'extra-phénoménalité. Le cogito non plus seulement tacite (Merleau-Ponty), ni pré-réflexif (Sartre), ni blessé (Ricoeur) ni même destitué (Marion), devient cette fois et à proprement parler «néantisé», «acculé» puis «transformé». Ce qui fait la crise n'est ni l'excès du sujet débordé ni le simple défaut de ne plus pouvoir se supporter, mais au contraire, et paradoxalement, de s'étonner d'être-encore-là debout, quand tout aurait pu, ou dû, s'effondrer: «Elle n'y put tenir», écrit remarquablement Bernanos à propos de Chantal dans *L'imposture*: «elle se dressa, toujours tremblante, sa tête lumineuse baissée vers la terre, dans un solennel silence. Nulle parole ne sortit de ses lèvres, car elle venait de se placer en chancelant au-dessus de toute parole: toute parole eût désormais menti»⁶.

On s'efforcera donc, et c'est déjà beaucoup, de «faire son possible» dans la Crise. Non pas revenir vers d'anciens possibles autrefois ouverts, mais créer de nouveaux possibles à partir de mon être radicalement transformé et métamorphosé. Il faut bien le reconnaître, et à l'instar du poète Gongora probablement atteint d'un Alzheimer et cité par Spinoza dans la quatrième partie de *l'Éthique*. Cet homme qui *avait* une substance, qui était *sa* substance, et à quel point connu et reconnu dans son art poétique, a radicalement «changé» ou s'est complètement «métamorphosé» sous le coup de la maladie – au point qu'il était devenu difficile de dire «qu'il est le même» (*eumdem illum esse*) tant sa nature a changé en une «autre nature» (*aliam naturam*)⁷. Le principe même de la permanence de la substance se perd sous le coup de la maladie, la chose étant probablement pour la première fois dite ici dans l'histoire de la philosophie. Autre à soi-même, et non plus seulement autre moi-même (*alter ego*), autre que moi-même (*ego alter*), ou soi-même comme un autre – tel est ce à quoi conduit l'extra-phénoménalité: une radicale étrangeté de soi à soi qui fait que nul, ni moi-même ni autrui, ne peut s'y trouver ni s'y retrouver.

7. Un pathétique de haute qualité

Mais il n'y a là ni tragique, ni même pathique ou pathétique – à moins qu'il ne soit de «haute qualité». Il faut le dire avec Charles Péguy, qui

⁶ G. Bernanos, «L'imposture», dans *Œuvres romanesques* (suivi de *Dialogue des Carmélites*), (Paris: la Pléiade, éd. Albert Béguin, 1961), 529. Parfaitement commenté par Ph. Richard, *Tomber de tout son corps, Philosophie de Bernanos* (Paris: Hermann, coll. «De visu», 2017), 88.

⁷ B. Spinoza, *Éthique*, trad. Ch. Appuhn, (Paris: Vrin, 1983), L. IV [«De la servitude de l'homme»], prop. XXXIX, Scolie, 83-85.

l'indique parfaitement dans sa *Note sur M. Bergson* (Avril 1914 alors qu'il mourra au champ de bataille à Villeroy le 5 septembre de la même année): «Il faut renoncer à cette idée que le pathétique forme un *royaume inférieur*. Il est comme les autres, il est comme dans Molière, il est inférieur quand il est inférieur, et il n'est pas inférieur quand il n'est pas inférieur [...]. Il est inférieur quand il est *de mauvaise, de basse qualité*. Quand il est du *bas pathétique*. *Il n'est pas inférieur quand il n'est pas de basse qualité* [...]. Il faut renoncer à cette idée que la *passion soit trouble* (ou obscure) et que la *raison soit claire*, que la *passion soit confuse*, et que la *raison soit distincte*»⁸.

Un «pathétique de haute qualité», et non pas uniquement du pathique qui se nourrirait de son seul caractère tragique – tel est donc, à l'instar d'un Bergson relu par Péguy, ce que vise *Hors phénomène*. Non pas la bassesse de la passion contre la lucidité de la raison, non pas la jouissance de l'inférieur contre la facilité du supérieur, non pas le plaisir du confus contre la recherche du distinct, mais ce «travail à l'intérieur même du pathétique», comme le souligne avant tant de précision Péguy à propos du bergsonisme, faisant de l'opération du lisant et du lu le résultat de la vie même, et de son élan somme toute créateur. S'il y a du Bergson dans *Hors phénomène*, cité d'ailleurs à plusieurs reprises à des moments clés de l'ouvrage (le «moi d'en bas» de la conférence sur le rêve de 1901 [*L'énergie spirituelle*], ou le «virtuel» dans la conférence sur «Le possible et le réel» de 1930 [*La pensée et le mouvant*]), c'est en cela que le geste est celui de la vie même, quand bien même l'extra-phénoménalité n'ira pas si vite en besogne pour voir une sorte d'élan vital toujours déjà donné: «Il ne faut pas dire que le bergsonisme [mais aussi *Hors phénomène* selon nous], soit une philosophie pathétique, ni une philosophie du pathique ni qu'elle oppose le pathétique ou le pathétisme au logique, ou au mathématique, ou au scientifique, ou au rationnel, ou à la sagesse, ni qu'elle essaie ni qu'elle se propose de substituer le pathétique à tout cela. C'est à l'intérieur même du pathétique qu'elle opère, comme c'est parallèlement à l'intérieur du logique, ou du mathématique. Car il y a un *intellectualisme du pathétique*, comme il y a un intellectualisme du logique, ou du mathématique et de tous les autres. Et partout c'est le même»⁹.

Loin donc de tout «intellectualisme du pathétique», et au cœur même d'un travail de la pensée qui n'est donc rien d'autre que celui de la vie, le choix des cinq paradigmes de *Hors phénomènes* certes en rien équivalents – maladie, séparation, mort d'un enfant, catastrophe naturelle et pandémie – auront au moins pour trait commun qu'ils se réfèrent à de l'absolu «inopiné»

⁸ Ch. Péguy, «Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne», *Cahiers* XV, VIII, 26 avril 1914 (Paris: Pléiade, t. III [Œuvres en prose complètes], Ed. Robert Burac, 1992), p248 (nous soulignons).

⁹ Péguy, «Note sur M. Bergson, 1247 (nous soulignons).

(*in-opinatus*, contraire à la pensée ou ne pouvant être pensé ni causé), et non pas d'abord relevant d'une quelconque faute ou péché. Qu'il y ait de possibles «extensions du Hors phénomène», et qu'on finisse par en voir partout dès lors que le concept est produit et analysé (de la guerre en Ukraine à la crise climatique, ou des abus sexuels à la violence étatique), pourquoi pas. Mieux, peut-être est-ce là qu'il opère de la façon la plus systématique, voire la plus visible.

8. «La faute à personne»

Reste qu'en rigueur de termes, le trauma dans le cadre du Hors phénomène n'est de la faute «de personne» – ni même «à personne» comme on le dit vulgairement en français. C'est précisément parce qu'il est «hors faute», et même «hors péché», que le «hors phénomène» est en quelque sorte «hors humanité» (et non pas simplement et privativement “déshumanisant” ou “déshumanisé”). Même si “tout à une cause”, et même si une absence de cause peut toujours se justifier soit en raison de son «ignorance» soit en vertu de son «apophatisme» pour rendre raison de son surcroît de phénoménalité, quiconque reçoit l'onde de choc du trauma n'est en réalité ni «causant» ni «causé». Quasiment détruit comme sujet phénoménalisant (Hors je(u)) et dans son horizon phénoménalisé (Hors monde ou immonde), il n'y a plus de causes à chercher ni à rechercher pour le sujet traumatisé – car, pour lui à tout le moins, le schème même de la causalité, à l'instar de Cinabre chez Kant, ne saurait davantage fonctionner.

Il faut donc explicitement l'énoncer et nul ne saurait le nier, quand bien même il nous revient *philosophiquement* de le penser en dehors cette fois de toute théodicée. Ce n'est «de la faute de personne», ni «de la faute à personne», si une tumeur cancéreuse m'atteint, si je m'étonne de me voir séparé de mon conjoint, si mon enfant s'est noyé ou a été emporté dans la mort du nouveau-né, si ma maison était sur le passage du cyclone qui a tout dévasté, ou si une pandémie nous a envahie au point de tout détruire et de nous transformer. Ne reste que «moi», encore là et toujours-là dans la crise si je suis toujours debout et même vivant, voire survivant. Mais d'un «moi» qui s'absente de lui-même et du monde, pour devenir autre et étranger à soi, à l'instar du Cancrelat dans *La Métamorphose* de Kafka.

9. «C'est impensable!»

D'où, plus radicalement encore et pour en revenir à nouveau à la formule de Péguy, s'il faut dans *Hors phénomène* aussi «renoncer à cette idée que la

passion soit trouble (ou obscure) et que la raison soit claire», ou encore «que la passion soit confuse et que la raison soit distincte», c'est en cela cette fois que la destruction de la transcendance atteint de fond en comble, et met en quelque sorte sens dessus dessous, conjointement la passion «et» la raison. L'impensable en effet – «c'est impensable !», s'exclame le français – ne désigne pas uniquement ce que «nous avons à penser et que ne pensons pas encore», à l'instar de l'impensé de Martin Heidegger. Le véritable «impensable», qu'il s'agisse de maladie, de pandémie, mais aussi de guerre ou d'abus sexuel, désigne plutôt ce que nous ne pensons pas ni ne penserons jamais, par la destruction même de toutes nos catégories de pensées.

Jamais les «bombes» ne parleront autant d'elles-mêmes que dans le cadre du Hors phénomène, quand bien même elles réveilleraient aussi une angoisse de mort qui, de toujours à toujours, était déjà là. «Ça me tombe dessus» non pas en cela que la chute est préparée (*infra*-phénoménal) ou que j'en suis débordé (*supra*-phénoménal). Mais «ça me tombe dessus» parce que j'en suis détruit, et définitivement cassé (*extra*-phénoménal) – de sorte que la survie devient le mode même de la vie, se demandant pourquoi «encore être-là» dès lors que toutes les justifications d'exister ont définitivement été annihilées. Non pas l'«impensable» au sens de l'«impensé» dans le cadre de l'attendu ou du l'escompté, mais l'«impensable» au sens paradoxal en français de «dé-penser» – terme qui ne visera pas ici une quelconque richesse dilapidée, mais plutôt une pensée d'autant plus radicalement détruite qu'elle est nouvellement à inventer.

10. Accotement et solitude

Regarder en avant, et non pas «se retourner vers l'arrière» au risque d'être «changé en statue de sel» à l'instar de la femme de Loth (Gn 19, 26), *Hors phénomène* ne conduit pas à désespérer, mais d'abord à se tenir dans notre plus strict «être-là» – non plus au sens heideggérien d'une quelconque ouverture du Dasein, mais dans le simple «côte-à-côte» avec autrui qui fera que j'y serai lié, quand bien même je ne pourrai, dans son trauma, véritablement l'(y) accompagner. La solitude demeure toujours «originelle», voire «originaire», et tel est ce que la philosophie dans son histoire, mais non pas la littérature ou la psychanalyse, a oublié de penser. Ni solitaire, ni solipsiste, ni esseulé, l'homme en son «noyau de solitude» se tient au point le plus fort, et le plus condensé, de sa propre nucléarité. Nul pourtant ne pourra m'y rejoindre, ni moi-même, ni autrui, au risque de tout faire exploser. Mais dans cette «commune incommunicabilité» se dit le «lien» (*vinculum*) par lequel nous sommes attachés l'un à l'autre, noués par notre impartageable plutôt que par notre fausse intention de tout exhiber. Il y a plus fort et plus profond que la

manifestation, le non-manifeste au sens non du retrait mais de la bienheureuse obscurité. Il y a plus grand et plus essentiel que le sensé, le non-signifiant au sens de nos chaos respectifs par lesquels nous sommes liés.

Ni privation ni apophatisme, je tiens ainsi *positivement* à toi par cela de toi que tu ne connais pas toi-même et que je ne connaîtrai jamais non plus, et tu tiens *positivement* à moi par cela de moi que je ne connais pas moi-même et que tu ne connaîtras jamais non plus. Les «trous» de nos traumas respectifs renvoient à la «fêlure intérieure» qui, de toujours à toujours, était déjà là [Otto Rank, *Le traumatisme de la naissance* (1924)] – et c’est à s’y tenir, sinon «avec moi», au moins «à côté» de moi, que nous serons liés par ce qui fait le plus profond de notre commune impartageabilité. Peut-être faudra-t-il alors un jour le penser, et même l’écrire. La *phénoménologie a minima* (être là comme «accotement avec autrui»), est la condition d’une *théologie a maxima* (le Christ qui, au jour du Grand Samedi Saint, sera là quant à lui et lui seul «avec moi» – Emmanuel – et non pas uniquement «à côté» de moi). Mais c’est là un autre livre, ou plutôt une autre affaire, dont ce n’est ici ni le lieu ni le temps de le développer. On le reconnaîtra à tout le moins, le salut y compris au jour du Samedi Saint, ne sera pas uniquement, et trop facilement, nous sortir de notre trauma, mais plutôt de n’y être pas ou plus «complètement» seul – car en cela seulement nous serons sauvés¹⁰.

11. Le Duende

Que reste-t-il alors aujourd’hui à vivre, ou plutôt à penser, au moins au terme de *Hors phénomène* et pour s’en tenir d’abord à la plus stricte humanité ? Rien d’autre probablement que le *Duende* – ce fameux «esprit caché de la douloureuse Espagne», ou ce «maître de la maison» (*dueno de la casa*) qui envahit tout et me confère pourtant encore une force pour exister, y compris en l’homme le plus désespéré. Federico García Lorca, le prosateur et poète espagnol, a su le penser, et encore mieux le dire, dans sa célèbre conférence «Jeu et théorie du Duende» (1933) – cela même que *Hors phénomène* cherchait finalement à exprimer, sans véritablement le dire ni (se) l’avouer.

Il y a certes l’«ange». Il y a certes la «muse». Mais il y a aussi et surtout le «duende». Le premier (l’ange) «guide et soigne comme saint Raphaël, il défend et protège comme saint Michel, il annonce et prévient comme saint Gabriel». La seconde (la muse) «éveille l’intelligence» et «inspire les poètes», comme ce fut le cas d’Apollinaire, «grand poète détruit par l’horrible muse

¹⁰ Projet d’un ouvrage intitulé: «*L’inquiétude du créé: Descente dans le Grand Samedi Saint*» – que *Hors phénomène* aura aussi, et à sa façon, préparé, quoique la question théologique n’y soit jamais traitée, cet ouvrage s’en tenant quant à lui à de la pure philosophie.

avec laquelle l'angélique et divin Rousseau le peignit». Mais le troisième (le *Duende*) «entre en lutte», à l'instar d'un Nietzsche ou d'un Cézanne, «non pas avec son ange comme on a pu le dire, ni avec sa muse»: «L'ange et la muse viennent du dehors. L'ange donne des lumières et la muse des formes [...]. En revanche, le *duende* il faut le réveiller dans les dernières demeures du sang [à l'instar de *La Nina de los Peines*, la chanteuse andalouse et le flamenco qui lui est accompagné] [...]. C'est avec le *duende* que l'on se bat vraiment [...]. L'arrivée du *duende* implique toujours un changement radical sous toutes ses formes [...]. Pour chercher le *duende*, il n'existe ni carte ni ascèse. On sait seulement qu'il brûle le sang comme une pommade d'éclats de verre, qu'il épuise, qu'il rejette toute la douce géométrie apprise, qu'il brise les styles, qu'il s'appuie sur la douleur humaine qui n'a pas de consolation, qu'il entraîne Goya, maître dans l'utilisation des gris, des argents et des roses de la meilleure peinture anglaise à peindre avec ses genoux et avec ses poings dans d'horribles noirs de bitume»¹¹.

Bibliographie

- Bernanos, George «L'imposture», dans *Œuvres romanesques* (suivi de *Dialogue des Carmélites*), (Paris: la Pléiade, éd. Albert Béguin, 1961).
- Falque, Emmanuel, *Hors phénomène, Essai aux confins de la phénoménalité* (Paris: Hermann, coll. «De visu», 2021), 472 pp.
- Garcia Lorca, Federico *Jeu et théorie du Duende* (Paris: Editions Alia, 2019).
- Hugo, Victor, *Les misérables* (1862), (Paris: Ed. Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985).
- Merleau-Ponty, M, «Préface à l'ouvrage du Dr Hesnard», *L'œuvre de Freud* (Paris: 1960).
- Péguy, Ch. «Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne», *Cahiers* XV, VIII, 26 avril 1914 (Paris: Pléiade, t. III [Œuvres en prose complètes], Ed. Robert Burac, 1992).
- Richard, Ph. *Tomber de tout son corps, Philosophie de Bernanos* (Paris: Hermann, coll. «De visu», 2017).
- Spinoza, *Éthique*, trad. Ch. Appuhn, (Paris: Vrin, 1983).

¹¹ Federico Garcia Lorca, *Jeu et théorie du Duende* (Paris: Editions Alia, 2019). Conférence intégrale traduite de l'espagnol par Line Amselm (extraits cités tirés des pages 15-23). Que l'on complétera par la belle analyse de l'écrivain et psychanalyste espagnol (vivant en France), «*Le duende, Jouer sa vie*» (Paris: Encre marine, 1998).